

*JOHN IRVING*

À MOI SEUL  
BIEN DES  
PERSONNAGES

roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)  
PAR JOSÉE KAMOUN ET OLIVIER GRENOT

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>

CE LIVRE EST ÉDITÉ PAR ANNE FREYER-MAUTHNER

Titre original : *In One Person*  
Éditeur original : Simon & Schuster, New York  
© original : 2012, Garp Enterprises, Ltd  
ISBN original : 978-1-4516-6412-6

ISBN 978-2-02-110719-7  
ISBN 978-2-02-110720-3 (e-pub)

© Éditions du Seuil, avril 2013, pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Extrait de la publication

*À Sheila Heffernon et David Rowland  
et à la mémoire de Tony Richardson*

Je joue donc à moi seul bien des personnages  
Dont nul n'est satisfait

WILLIAM SHAKESPEARE, *Richard II*

## Une distribution bien compliquée

Je commencerais bien par vous parler de Miss Frost. Certes, je raconte à tout le monde que je suis devenu écrivain pour avoir lu un roman de Charles Dickens à quinze ans, âge de toutes les formations, mais, à la vérité, j'étais plus jeune encore lorsque j'ai fait la connaissance de Miss Frost et me suis imaginé coucher avec elle. Car cet éveil soudain de ma sexualité a également marqué la naissance tumultueuse de ma vocation littéraire. Nos désirs nous façonnent : il ne m'a pas fallu plus d'une minute de tension libidinale secrète pour désirer à la fois devenir écrivain et coucher avec Miss Frost – pas forcément dans cet ordre, d'ailleurs.

La première fois que j'ai vu Miss Frost, c'était dans une bibliothèque. J'aime bien les bibliothèques, même si j'éprouve quelques difficultés à prononcer le vocable. J'ai comme ça du mal à articuler certains mots : des noms, en général – de personnes, de lieux, de choses qui me plongent dans une excitation anormale, un conflit insoluble ou une panique absolue. Enfin, c'est ce que disent les orthophonistes, logopédistes et autres psychanalystes qui se sont penchés sur mon cas – hélas sans succès. En primaire, on m'a fait redoubler une année en raison de mes « troubles sévères du langage », diagnostic très excessif. J'ai aujourd'hui largement passé la soixantaine, je vais sur mes soixante-dix ans, et comprendre la cause de mon défaut de prononciation est le cadet de mes soucis. Pour faire court, l'étiologie, je m'en contrefous.

*Étiologie* : un mot que je ne me risquerais pas à prononcer, mais en revanche, si je m'applique, j'arrive à produire quelque chose qui s'approche de *bibliothèque* ; le mot estropié éclot alors, fleur exotique, et ça donne « bibilothèque » ou « billothèque » – comme dans la bouche des enfants.

Comble d'ironie, ma première bibliothèque était bien modeste. C'était la Bibliothèque municipale de la petite ville de First Sister, dans le Vermont – un bâtiment trapu, en brique rouge, situé dans la même rue que la maison de mes grands-parents. J'ai vécu chez eux, à River Street, jusqu'à l'âge de quinze ans, c'est-à-dire jusqu'au second mariage de ma mère. Ma mère a rencontré mon beau-père sur les planches.

La troupe de théâtre amateur de la ville s'appelait The First Sister Players ; et d'aussi loin que je me souviens, j'ai vu toutes les pièces qu'elle montait. Ma mère était souffleuse – quand on oubliait ses répliques, elle les rappelait, et les vers oubliés en route n'étaient pas rares dans une troupe amateur. Pendant des années, j'ai cru que le souffleur était un acteur comme les autres – à ceci près que, pour des raisons qui m'échappaient, il ne montait pas sur scène et restait en tenue de ville pour dire sa part du texte.

Mon beau-père venait d'entrer dans la troupe quand ma mère a fait sa connaissance. Il s'était installé en ville pour enseigner à la Favorite River Academy – boîte privée pseudo-prestigieuse, alors réservée aux garçons. Dès ma plus tendre enfance, et en tout cas dès l'âge de dix, onze ans, je savais sans doute que, l'heure venue, on m'y inscrirait. J'y découvrirais une bibliothèque plus moderne et mieux éclairée, mais la Bibliothèque municipale de First Sister fut ma première bibliothèque, et la bibliothécaire qui y officiait, ma première bibliothécaire. Soit dit en passant, je n'ai jamais eu de difficulté à prononcer le mot *bibliothécaire*.

Miss Frost m'a certes marqué bien davantage que la bibliothèque elle-même. À ma grande honte, c'est longtemps après notre première rencontre que j'ai appris son prénom. Tout le monde l'appelait Miss Frost, et le jour où j'ai enfin pris ma carte de lecteur et l'ai vue pour la première fois, je lui ai donné l'âge de ma mère – peut-être un peu moins. Ma tante, femme impérieuse, m'avait dit que Miss Frost « avait été superbe », mais comment aurais-je pu imaginer que Miss Frost ait été plus belle que lors de notre rencontre – moi qui ne manquais pourtant pas d'imagination, à cet âge ? Ma tante prétendait que les hommes disponibles de la ville tombaient tous à la renverse quand ils la rencontraient. Quand l'un d'entre eux avait le cran de se présenter – le culot d'annoncer son nom à Miss Frost –, la bibliothécaire encore dans sa splendeur lui répondait, l'œil polaire et des glaçons dans la voix : « *Miss Frost, pas mariée et pas près de l'être.* »

Voilà pourquoi Miss Frost était encore célibataire lorsque je l'ai rencontrée ; chose incroyable pour l'adolescent que j'étais, les cœurs à prendre de la ville avaient cessé depuis longtemps de se présenter à elle.

Le roman de Dickens qui a bouleversé ma vie – celui qui a décidé de ma vocation, du moins je me plais à le dire – c'est *De grandes espérances*. La première fois que je l'ai lu, et aussitôt relu, j'avais quinze ans, j'en suis sûr : c'était avant que j'entre à l'Academy, puisque je suis allé l'emprunter et le réemprunter à la Bibliothèque municipale. Je n'oublierai jamais ce jour-là : j'entraï dans la bibliothèque pour le reprendre ; c'était la première fois que je voulais relire un livre du début à la fin.

Miss Frost me lança un regard pénétrant. Je lui arrivais tout juste à l'épaule. « Elle a été "sculpturale" », m'avait dit ma tante, comme si la stature et le corps de Miss Frost appartenaient au passé. Pour moi, elle était et resterait à *jamais* sculpturale.

Elle se tenait très droite, elle était carrée d'épaules, pourtant c'étaient surtout ses seins, petits mais jolis, qui attiraient mon attention. Contraste apparent avec sa carrure virile et sa force physique manifeste, elle avait des seins comme juvéniles – des seins de jeune fille, bourgeonnants. Comment était-ce possible, chez une femme faite ? Une chose était sûre : ils avaient semé le trouble dans l'imaginaire de tous les adolescents qui l'avaient croisée. Ainsi pensais-je en tout cas lors de cette première rencontre – en quelle année, déjà ? – en 1955. N'allez surtout pas imaginer pour autant que Miss Frost s'habillait de manière suggestive, tout du moins sous la chape de silence de la Bibliothèque municipale, déserte ou presque à toute heure du jour et de la nuit.

J'avais entendu mon impérieuse tante dire à ma mère : « Miss Frost a passé l'âge des soutiens-gorge de gamine. » À treize ans, cette sentence me semblait signifier que les soutiens-gorge de Miss Frost ne convenaient pas à la taille de ses seins, ou vice versa. Alors là, pas d'accord ! Et pendant que je me tourmentais intérieurement sur ces divergences d'appréciation entre ma tante et moi-même, l'intimidante bibliothécaire me gratifiait du regard pénétrant dont je viens de parler.

Je l'avais rencontrée à l'âge de treize ans ; et, en cet instant redoutable, j'en avais quinze, mais le regard qui s'attardait sur moi me donnait

l'impression qu'il m'avait envahi en permanence depuis deux ans. En réponse à ma demande de ressortir *De grandes espérances*, Miss Frost finit par me dire :

– Tu l'as déjà lu, William.

– Oui, et je l'ai adoré, lui répondis-je.

J'avais bien failli dire que je l'adorais, *elle*. Très à cheval sur les formes, elle était la première personne à ne jamais m'appeler autrement que *William*. Ma famille et mes amis m'ont toujours appelé Bill ou Billy.

Ce que j'aurais voulu, c'était voir Miss Frost *uniquement* vêtue de son soutien-gorge qui, selon ma tante Muriel-de-quoi-je-me-mêle, ne lui assurait pas tout le soutien nécessaire. Toutefois, au lieu de bredouiller cette requête déplacée, j'avais formulé :

– Je voudrais relire *De grandes espérances*.

Pas un mot, bien sûr, de mon pressentiment que Miss Frost laisserait sur moi une empreinte aussi dévastatrice que celle d'Estella sur ce pauvre Pip dans le livre.

– Déjà ? me demanda-t-elle. Mais tu l'as lu le mois dernier !

– J'ai hâte de le relire.

– Dickens a écrit de nombreux romans, insista Miss Frost, tu devrais essayer d'en lire un autre, William.

– Oh, je vais les lire, lui assurai-je, mais je veux d'abord relire celui-ci.

La deuxième fois que Miss Frost m'appela *William*, cela provoqua chez moi une érection instantanée – sauf qu'à quinze ans, j'avais un petit pénis et une bandaison dérisoire. Bref, pas de danger qu'elle la remarque.

Ma tante je-sais-tout avait dit à ma mère que j'étais peu développé pour mon âge. Il va de soi qu'elle l'entendait dans un autre sens, à moins qu'elle ne les ait tous englobés ; à ma connaissance, elle n'avait pas vu mon pénis depuis ma toute petite enfance – et encore. Il est clair que nous n'en avons pas fini avec ce mot. Pour le moment, sachez seulement que j'ai beaucoup de difficultés à dire « pénis » qui, avec mon élocution torturée – quand je parviens malgré tout à le prononcer –, devient « pénif », comme dans « canif », pour vous donner une idée.

Toutefois, Miss Frost ne savait rien de mes angoisses sexuelles en cet instant où je cherchais à emprunter *De grandes espérances*. À vrai



dire, elle me donnait l'impression de juger que, avec tous les livres que contenait la bibliothèque, le fait d'en relire un était une perte de temps immorale.

– Qu'est-ce que tu lui trouves de spécial, à *De grandes espérances*? me demanda-t-elle.

Elle fut donc la première personne à qui j'annonçai que je voulais devenir écrivain « à cause » de ce roman, alors qu'en réalité c'était à cause d'elle.

– Tu veux devenir *écrivain*! s'exclama Miss Frost.

Elle n'eut pas l'air ravie. Se serait-elle indignée de même à l'annonce d'une vocation de sodomite, c'est ce que je me suis demandé bien des années plus tard.

– Oui, écrivain... enfin, je crois, lui répondis-je.

– Qu'est-ce que tu en sais? Ça ne se programme pas comme une carrière.

Elle avait certainement raison sur ce point, mais je ne pouvais pas m'en douter. Et en la priant de me laisser relire *De grandes espérances*, je plaidai ma cause avec une belle ardeur car plus je l'agaçais, plus sa respiration s'accélérait pour mon plus grand plaisir, avec le bénéfice annexe que sa poitrine curieusement juvénile se soulevait à l'unisson.

À quinze ans, j'étais tout aussi amoureux transi que deux ans auparavant. Rectification : j'étais encore plus sous le charme à quinze ans qu'à treize, époque où j'avais fantasmé de coucher avec elle et de devenir écrivain – parce qu'à quinze ans l'acte imaginaire était bien plus précis, plus riche de détails concrets, si l'on veut, et que par ailleurs j'avais déjà écrit quelques phrases dont j'étais particulièrement satisfait.

Coucher avec Miss Frost tout comme devenir écrivain relevait de la chimère, bien sûr, mais une lueur d'espoir m'était-elle permise? Curieusement, j'avais l'outrecuidance de le penser. Quant à l'origine d'une telle présomption, d'une telle confiance en soi gratuite, il faut croire que les gènes y avaient leur part.

Pas ceux de ma mère, évidemment : comment voir de l'outrecuidance dans le rôle semi-clandestin du souffleur? Ne passais-je pas le plus clair de mes soirées avec ma maman dans cette terre d'accueil pour les talents aléatoires qu'était la troupe de théâtre amateur de notre ville? Ce petit théâtre n'était pas le lieu de toutes les démesures et de toutes les morgues – d'où la présence de la souffleuse.

## À MOI SEUL BIEN DES PERSONNAGES

Si mon hubris était d'origine génétique, elle venait certainement de mon père biologique. Je ne l'avais jamais vu, m'assurait-on ; je le connaissais uniquement de réputation, réputation peu glorieuse, de surcroît.

« Le codeur », disait mon grand-père, qui l'appelait aussi, mais plus rarement, « le sergent ». « Le sergent », disait ma grand-mère, toujours avec mépris. Selon elle, ma mère avait abandonné ses études à cause de lui. William Francis Dean était-il vraiment responsable du fait que ma mère ait lâché la fac, au fond je n'en savais rien ; elle s'était inscrite à une école de secrétariat, mais comme elle était déjà enceinte, elle avait également quitté cette école.

Ma mère disait avoir épousé mon père à Atlantic City, New Jersey, en avril 1943 – un peu tard pour un mariage en catastrophe puisque j'étais né à First Sister, Vermont, en mars 42. J'avais donc déjà un an, et d'après ma tante Muriel, c'était surtout ma grand-mère qui tenait au mariage (célébré par un employé municipal ou un juge de paix). J'ai cru comprendre que William Francis Dean n'était pas vraiment chaud pour convoler.

« Tu n'avais pas deux ans que nous étions déjà divorcés », m'avait dit ma mère. J'avais vu le certificat de mariage, raison pour laquelle je me rappelais ce lieu apparemment exotique et éloigné du Vermont qu'était Atlantic City, New Jersey. Mon père y avait accompli une partie de son service. Quant aux papiers du divorce, on ne me les a jamais montrés.

« Le sergent ne tenait pas à se marier ni à avoir des enfants », résumait ma grand-mère, d'un air supérieur ; tout petit déjà, je voyais bien que les grands airs de ma tante lui venaient en droite ligne de ma grand-mère.

Mais grâce à ce qui s'était passé à Atlantic City, New Jersey – à l'instigation de tel ou telle, peu importe –, ce certificat de mariage me légitimait, fût-ce à retardement. Je m'appelais William Francis Dean Jr. ; je portais le nom de mon père, à défaut d'avoir grandi auprès de lui. Et j'avais donc hérité d'un certain nombre de ses gènes – sa bravoure – selon ma mère.

« Il était comment ? » lui demandais-je tant et plus. Elle répondait avec complaisance, sourire aux lèvres : « Oh, il était *très* beau – comme tu le seras toi-même – et farouchement brave. » Ma mère était très démonstrative avec moi, tant que j'étais petit.

## À MOI SEUL BIEN DES PERSONNAGES

Je ne sais pas si tous les préadolescents et adolescents ont aussi peu de repères dans le temps, mais il ne m'est jamais venu à l'esprit de me pencher sur la chronologie des événements. Mon père avait dû engrosser ma mère fin mai ou début juin 1941 – au moment où il finissait sa première année à Harvard. Pourtant personne ne mentionnait jamais, fût-ce sur le mode sarcastique comme Tante Muriel, qu'il y avait commencé ses études.

On l'appelait toujours le codeur ou le sergent, alors que ma mère était particulièrement fière de son parcours harvardien. « Tu te rends compte ! Entrer à Harvard à quinze ans ! » l'avais-je entendue dire plus d'une fois.

Mais si mon valeureux père avait quinze ans l'année de son entrée à Harvard, en septembre 1940, il devait donc être plus jeune que ma mère, qui avait eu vingt ans en avril 40, et qui allait en avoir vingt-deux lors de ma naissance, en mars 42.

Est-ce la raison pour laquelle ils ne s'étaient pas mariés tout de suite ? Elle avait appris qu'elle était enceinte alors que mon père n'avait pas encore dix-huit ans ! Il les avait eus en octobre 1942. Comme elle me l'a dit un jour : « L'âge de la conscription avait été obligeamment abaissé à dix-huit ans. » C'est bien plus tard que j'ai réalisé que le mot *obligeamment* n'était pas courant dans le vocabulaire de ma mère ; c'était peut-être l'influence de l'homme de Harvard.

« Ton père pensait qu'il serait davantage maître de son destin militaire s'il avançait l'appel, et c'est ce qu'il a fait en janvier 1943 », me disait-elle. Le « destin militaire » ne faisait pas non plus partie de son langage courant ; l'influence de la terminologie harvardienne, là encore.

Mon père s'était rendu en car à Fort Devens, Massachusetts – pour y faire ses classes –, en mars 1943. À l'époque, l'Air Force était rattachée à l'armée de terre ; on lui assigna une fonction précise, celle de technicien en cryptographie. Pour entraîner les jeunes recrues, l'Air Force avait choisi de s'installer à Atlantic City et sur les plages de sable environnantes. Tous les bleus, dont mon père, étaient logés dans les hôtels de luxe, qu'ils allaient très vite mettre à sac. Selon mon grand-père, « il n'y avait aucun contrôle d'identité dans les bars. Pendant les week-ends, des filles – des fonctionnaires de Washington, D.C., pour la plupart – affluaient en ville. Ça tirait de tous les côtés dans les dunes, mais on s'amusait bien quand même, tu penses ! ».

Ma mère disait avoir rendu visite à mon père à Atlantic City «une ou deux fois». (Alors qu'ils n'étaient pas encore mariés et que je devais avoir un an?)

C'est sans doute mon grand-père qui l'avait escortée à cette «noce» d'avril 43, peu de temps avant que mon père soit envoyé à l'école de cryptographie de l'Air Force à Pawling, New York – où il apprit l'usage et les algorithmes du chiffrement. De là, vers la fin de l'été 43, il fut muté à la base de Chanute Field à Rantoul, Illinois. «C'est dans l'Illinois qu'il s'est familiarisé avec les rouages de la cryptographie», disait ma mère. Ils étaient donc toujours en contact dix-sept mois après ma naissance («rouage» n'a jamais été un maître mot dans la bouche de ma mère).

«À Chanute Field, ton père a commencé à travailler sur la première machine de codage militaire, une espèce de télétype, avec un ensemble électromécanique de rotors de chiffrement accolés les uns aux autres», me dit un jour mon grand-père. Pour moi, c'était du chinois; de toute façon, rien n'indique que mon père lui-même, ce grand absent, aurait pu me faire comprendre les fonctions d'une machine de codage.

Mon grand-père ne mettait aucun mépris dans les termes *codeur* ou *sergent*, et il aimait bien me réciter les faits d'armes de mon père. C'est sans doute par sa pratique du théâtre amateur que mon grand-père avait développé sa mémoire; il était capable de se rappeler les détails les plus précis et les plus complexes et de me raconter avec exactitude tout ce qui était arrivé à mon père; et, de fait, le travail de cryptographe de guerre, le codage et le décodage de messages secrets, n'était pas sans intérêt.

L'Air Force de la 15<sup>e</sup> Armée US était basée à Bari, en Italie. La 760<sup>e</sup> escadrille de bombardiers, dont mon père faisait partie, était stationnée quant à elle à la base aérienne de Spinazzola, dans une zone agricole au sud de la ville.

Après le débarquement allié en Italie, l'Air Force de la 15<sup>e</sup> Armée fut engagée dans les bombardements du sud de l'Allemagne, de l'Autriche et des Balkans. De novembre 1943 au printemps 1945, plus d'un millier de superbombardiers B24 furent abattus au combat. Mais les cryptographes ne portaient pas en mission aérienne et mon père quittait rarement la salle de chiffrement de la base de Spinazzola; il passa les

deux dernières années de la guerre plongé dans ses nomenclatures de codes et devant son incompréhensible machine de codage.

Et tandis que les superforteresses pilonnaient les sites industriels nazis en Autriche et les champs pétrolifères en Roumanie, mon père ne s'aventurait guère au-delà de Bari – et seulement dans le but de fourguer ses cigarettes au marché noir. Le sergent William Francis Dean ne fumant pas, m'assurait ma mère, il avait vendu assez de cigarettes à Bari pour pouvoir s'offrir une voiture dès son retour à Boston – un coupé Chevrolet 1940.

La démobilisation de mon père fut relativement rapide. Il passa le printemps 1945 à Naples, qu'il décrivit comme une ville « pleine de charme, pétillante, où la bière coulait à flots ». (Qu'il décrivit à qui, au fait ? S'il avait divorcé de ma mère avant mes deux ans – divorcé dans quelles circonstances ? –, pourquoi lui écrivait-il encore un an plus tard ?)

À moins qu'il n'ait écrit à mon grand-père ; c'est d'ailleurs Grand-père qui m'a dit que mon papa avait embarqué dans un navire de transport de la Navy à Naples.

Après un court séjour à Trinidad, il fut envoyé en C47 dans une base militaire à Natal, au Brésil, où, disait-il, le café était excellent. Du Brésil, il fut transféré à Miami dans un autre C47 – « vétuste », celui-là. De là, un train militaire déposa les soldats plus au nord, dans les bases de démobilisation où ils étaient rendus à la vie civile ; et c'est ainsi que mon père se retrouva à Fort Devens, Massachusetts.

En octobre 1945, l'année universitaire était trop avancée pour qu'il puisse reprendre ses études à Harvard au point où il les avait laissées ; il acheta donc la Chevrolet avec l'argent gagné au marché noir et obtint un emploi temporaire au rayon jouets de chez Jordan Marsh, le plus grand magasin de Boston. Il prévoyait de se réinscrire à Harvard à l'automne 46 ; il se consacrerait à la romanistique, l'étude des langues et des mouvements littéraires de France, d'Espagne, d'Italie et du Portugal, comme me l'expliqua mon grand-père, qui précisa « ou tout au moins deux ou trois d'entre eux ».

« Ton père était un crack en langues étrangères », m'avait dit ma mère – ce qui expliquerait que c'était un crack en cryptographie ? Mais pour quelles raisons ma mère et mon grand-père se seraient-ils intéressés aux matières étudiées par mon démissionnaire de père à

Harvard ? Pourquoi en auraient-ils connu le détail ? Comment en auraient-ils eu vent ?

Sur une photo de mon père prise à la fin du printemps ou au début de l'été 1945 (la seule photo de mon père qu'il m'ait été donné de voir pendant des années), il paraît très jeune et très mince. Il est en train de manger une glace, quelque part entre la côte italienne et les Caraïbes, sur un bateau de transport de troupes qui va accoster à Trinidad.

Je serais tenté de penser que la panthère noire, sur le blouson d'aviateur de mon père, impressionna profondément mon imagination d'enfant ; cette panthère menaçante était l'emblème du 460<sup>e</sup> groupe de bombardiers, et si le chiffrement était une activité exclusivement réservée au « personnel au sol », les cryptographes n'en portaient pas moins le blouson des navigants.

C'était une obsession qui éclipsait tout le reste, chez moi, de penser que j'avais un côté héros de guerre – alors que les exploits militaires de mon père n'avaient rien de tellement héroïques, même pour l'enfant que j'étais. Mais mon grand-père était un de ces mordus de la Seconde Guerre mondiale – vous savez, genre maniaque du moindre détail – et il me disait toujours : « Je vois en toi un futur héros ! » Ma grand-mère, pour sa part, ne parlait guère de William Francis Dean en bien. Quant à ma mère, en général, elle se bornait à l'évoquer comme « très beau » et « farouchement brave ».

Encore que. Quand je lui demandais pourquoi ça n'avait pas marché entre eux, elle répondait qu'elle avait vu mon père en train d'embrasser une personne. « Je l'ai vu embrasser une autre personne », résumait-elle, d'un air aussi détaché que si elle avait soufflé le mot *autre* à un acteur qui l'aurait oublié. Que pouvais-je en conclure ? Elle avait surpris ce baiser alors qu'elle était enceinte de moi – voire après ma naissance – et ce qu'elle en avait vu ne laissait guère de doute : il ne s'agissait pas d'un baiser innocent.

« Ça devait être un french kiss, avec la langue dans le gosier », m'avait un jour confié une de mes cousines plus âgées – la fille au parler cru de cette tante qui revient sans cesse dans mon récit. Mais qui donc mon père embrassait-il ? S'agissait-il d'une de ces belles du week-end qui envahissaient Atlantic City, une de ces fonctionnaires de Washington, D.C. ? Sinon, pourquoi mon grand-père m'aurait-il parlé de ces femmes ?

À l'époque, c'était tout ce que je savais ; autant dire pas grand-chose. Mais cependant plus qu'assez pour m'inspirer des doutes, voire du dégoût à mon propre endroit – dans la mesure où j'avais tendance à imputer à mon père biologique toutes mes tares. Mes mauvaises habitudes, mes turpitudes secrètes, je les lui devais sans exception ; au fond, je pensais que tous mes démons étaient ataviques. Tout ce qui m'inspirait des doutes et des inquiétudes sur mon propre compte était le legs du sergent Dean.

Ma mère ne m'avait-elle pas dit que j'allais devenir beau gosse, moi aussi ? N'y avait-il pas là comme une fatalité ? Et quant à l'audace, n'avais-je pas présumé, à treize ans, que je pourrais devenir écrivain ? Ne m'étais-je pas déjà imaginé en train de coucher avec Miss Frost ?

Croyez-moi, il me déplaisait d'être la progéniture de ce père qui m'avait abandonné, le descendant direct de son code génétique : un individu qui passait son temps à engrosser les filles pour les laisser tomber ensuite ! Car c'était bien le *modus operandi* du sergent Dean, en somme ? J'aurais voulu ne pas porter son nom. Je détestais m'appeler William Francis Dean Jr. – fils quasi bâtard du codeur ! S'il y avait bien un enfant en mal de beau-père, qui espérait que sa mère retrouve au moins une relation stable, j'étais cet enfant.

Et nous voici revenus à ce que je croyais être le début de ce premier chapitre, parce que j'aurais très bien pu commencer par vous parler de Richard Abbott.

Celui qui allait devenir mon beau-père joua un rôle déterminant dans ma vie à venir ; pour tout dire, si ma mère n'était pas tombée amoureuse de Richard, je n'aurais peut-être jamais rencontré Miss Frost.

Avant l'arrivée de Richard Abbott dans la troupe, on y souffrait d'une pénurie de premiers rôles masculins potentiels, comme disait ma tante ; il n'y avait pas de traître dûment abominable, pas de jeune premier romantique susceptible de faire tomber en pâmoison les jeunes et moins jeunes spectatrices. Or, Richard n'était pas un beau ténébreux parmi d'autres, il était la parfaite incarnation du stéréotype.

Il était mince, lui aussi. Tellement mince que je lui trouvais une ressemblance frappante avec mon codeur de père sur la fameuse photo où, indéfiniment svelte, il mangeait indéfiniment sa glace – quelque

part entre la côte napolitaine et les Caraïbes. (Naturellement, je me suis souvent demandé si ma mère s'apercevait de cette ressemblance.)

Avant l'arrivée de Richard Abbott, les hommes de la troupe se divisaient en deux catégories : les falots patentés qui mangeaient leurs mots tête baissée, avec des regards furtifs vers le public, et les cabotins plastronnants, tout aussi classiques, qui gueulaient leurs répliques en coulant des œillades aux rombières pincées.

Exception notable côté talent – car c'était un acteur très talentueux, même s'il n'avait pas la classe de Richard –, mon grand-père féru de la Seconde Guerre mondiale, Harold Marshall, que tout le monde, sauf ma grand-mère, appelait Harry. Il était le principal employeur de First Sister, Vermont, avec plus de salariés que la Favorite River Academy, seconde entreprise de notre petite ville. Il possédait la scierie et le magasin de bois de construction. Son associé – un Norvégien sinistre qui va entrer en scène dans un instant – contrôlait l'exploitation du bois. C'était Harry qui signait les chèques, et les camions verts qui transportaient les grumes et le bois de charpente portaient, inscrit en petites capitales jaunes, le nom de MARSHALL.

On pourrait s'étonner que la troupe ait régulièrement attribué des rôles de femmes à ce notable. Mais mon grand-père était fabuleux en femme ; ainsi interprétait-il souvent, presque toujours, diraient certains, les premiers rôles féminins. En fait, je me rappelle mieux mon grand-père en femme qu'en homme. Et il s'investissait bien davantage, de façon plus vibrante, dans ses rôles que dans son travail quotidien et monotone de patron de scierie et de magasin de bois.

Hélas, source de frictions familiales, la seule concurrente de Grand-père Harry pour les grands rôles de composition n'était autre que sa fille aînée, Muriel, sœur de ma mère – cette tante qui revient si souvent sous ma plume.

Elle n'avait que deux ans de plus que ma mère, mais elle avait cependant tout vu tout fait avant que sa cadette en ait même rêvé, un vrai parcours sans faute à l'en croire. Elle avait soi-disant « étudié toute la littérature mondiale » à Wellesley et elle avait épousé mon merveilleux oncle Bob – son « premier et unique soupirant », comme elle disait.



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE  
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2013. N° 108439 (00000)  
*Imprimé en France*